

LE TÉMOIN

J'ai commis une erreur. Aujourd'hui, je le sais. Mais si j'ai agi comme je l'ai fait, c'est à cause de ce que j'ai entendu dans ce train. Et je vous le demande, en toute franchise : qu'auriez-vous éprouvé, à ma place ?

Jusqu'à ce moment, je ne m'étais jamais considérée comme quelqu'un de prude. Ou de naïf. D'accord, d'accord, j'ai eu une éducation assez conventionnelle – certains diraient protégée –, c'est vrai, mais... bonté divine ! Regardez-moi aujourd'hui. J'ai un peu vécu. Beaucoup appris. Et sur l'échelle de Richter de la morale, je me situerais plutôt dans la moyenne, ce qui explique que ce que j'ai entendu m'ait autant bouleversée.

Car voyez-vous, ces filles, je les trouvais mignonnes.

Bien sûr, je n'aurais pas dû écouter les conversations des autres. Mais dans les transports en commun, on ne peut pas faire autrement, vous n'êtes pas de cet avis ? Il y a tant de gens qui vocifèrent au téléphone que tout le monde hausse le ton pour rivaliser. Pour être entendu.

À la réflexion, j'aurais été moins distraite si mon livre avait été plus passionnant, mais, à mon grand regret, je l'avais acheté pour la même raison que j'avais acheté ce magazine avec les éoliennes en couverture. J'ai lu quelque part qu'à la quarantaine, on est censé s'intéresser davantage à ce qu'on

JE TE VOIS

pense des autres qu'à ce que les autres pensent de nous. Moi, je n'en prends pas le chemin.

Mais si tu veux acheter *Hello ! Magazine*, fais-le, Ella ! Qu'importe ce qu'en pense l'étudiant qui se morfond derrière sa caisse.

Au lieu de quoi, je choisis un obscur magazine sur l'environnement et la biographie d'un personnage édifiant. Si bien que, lorsque les deux jeunes gens montent dans le train en gare d'Exeter, leurs sacs-poubelle noirs à la main, je suis déjà vaincue par l'ennui.

Et maintenant, je vous pose la question.

Que penseriez-vous si vous voyiez deux hommes monter à bord d'un train, chacun muni d'un sac-poubelle noir au contenu mystérieux ? Moi qui suis mère d'un ado dont la chambre doit faire l'objet de contrôles sanitaires, par mesure de santé publique, je me suis simplement dit : un grand classique ! *Vous n'avez même pas réussi à trouver un fourre-tout, les garçons ?*

Ils sont turbulents, ils chahutent comme le font les jeunes gens d'une vingtaine d'années – déjà, ils ont attrapé le train de justesse. Sur le quai, l'employé bedonnant leur a lancé un coup de sifflet furieux.

Après s'être battus avec les portes automatiques – *ouvert, fermé, ouvert, fermé* –, trafic qu'ils ont trouvé hilarant, bien sûr, ils s'installent aux places les plus proches des porte-bagages. Puis, repérant les deux filles, ils échangent un regard entendu, se ravissent et vont s'asseoir juste derrière elles.

Je souris discrètement. Vous voyez, je n'ai rien d'un bonnet de nuit. J'ai été jeune, moi aussi.

J'observe les filles qui cessent de parler, tout intimidées, l'une signifiant son excitation à l'autre en ouvrant de grands yeux – c'est vrai que l'un des garçons est d'une beauté saisissante ; on dirait un mannequin ou un chanteur de boys band.

LE TÉMOIN

Et cette petite scène me rappelle la drôle de sensation qui se niche au creux du ventre, à cet âge.

Vous voyez ce que je veux dire.

C'est donc sans étonnement ni réprobation aucune que je vois les garçons se lever et le plus séduisant des deux se pencher par-dessus les dossiers pour demander aux filles si elles veulent quelque chose de la voiture-bar, « ... vu que j'y vais ».

S'ensuivent des échanges de prénoms, beaucoup de gloussements, et la partie est lancée.

Deux cafés et quatre bières blondes plus tard, les garçons ont rejoint les filles ; tous les quatre sont assis suffisamment près de moi pour que je ne rate rien de leur conversation.

Je sais, je sais... Je ne devrais pas écouter, mais nous en avons déjà discuté. Souvenez-vous que je m'ennuie. Et qu'ils parlent fort.

Donc. Les filles répètent les éléments que j'ai déjà glanés lors de leur précédent bavardage. C'est la première fois qu'elles se rendent toutes seules à Londres. Ce week-end à la capitale, c'est un cadeau de leurs parents pour fêter leur examen de seconde. Elles ont pris une chambre dans un hôtel économique, des places pour *Les Misérables*, et elles sont excitées comme des puces.

— Non, c'est une blague ? Vous êtes jamais allées toutes seules à Londres ?

Karl, le sosie d'un chanteur de boys band, n'en revient pas.

— Vous savez, les filles, Londres, ça peut être dangereux comme endroit. Vous devez être prudentes. Après le théâtre, vous rentrez en taxi, pas en métro. Vous m'entendez ?

Il commence à bien me plaire, ce Karl. Il leur conseille des magasins et des échoppes – ainsi qu'une boîte où, dit-il, elles seront en sécurité si jamais elles ont envie de danser sur de la bonne musique, après le spectacle. Il leur écrit le nom du club sur un bout de papier. Il connaît le videur.

JE TE VOIS

— Dites que vous venez de ma part, OK ?

C'est alors qu'Anna, la plus grande des deux, l'interroge sur les sacs-poubelle noirs. Je suis secrètement ravie qu'elle lui ait posé la question, car cela m'intrigue, moi aussi, et je souris en songeant aux taquineries qui ne vont pas tarder à fuser. *Pff, les garçons... Aucun sens de l'organisation. Franchement, vous vous êtes vus ?*

Mais ce n'est pas du tout ce qui se passe.

En fait, les deux jeunes gens sortent à peine de prison. Les sacs-poubelle contiennent leurs effets personnels.

Je m'entends déglutir – un soudain afflux de salive m'emplît l'arrière-gorge, et mon cœur se met à tambouriner désagréablement à mes oreilles.

C'est comme si on avait appuyé sur PAUSE, mais cela ne dure pas. Bien trop vite, les filles se ressaisissent.

— Vous nous faites marcher ?

Non. Les garçons ne les font pas marcher. Ils ont décidé de jouer franc-jeu avec les gens qu'ils rencontrent. Ils ont fait des erreurs, payé leur dette à la société, mais ils refusent d'en avoir honte.

On joue cartes sur table, les filles ? OK. Karl a été incarcéré à Exeter pour coups et blessures, Antony, pour vol. Karl n'a fait que protéger un ami, vous comprenez, et – la main sur le cœur – si c'était à refaire, il le referait. Son ami se faisait bousculer dans un bar, et Karl a horreur de la violence.

De mon côté, je me débats avec ce paradoxe – horreur de la violence/coups et blessures et : va-t-on vraiment en prison pour une altercation mineure ? Mais les filles, elles, semblent fascinées et, avec la largeur d'esprit et la charmante naïveté propres à leur âge, elles lui répondent que la loyauté est une qualité. Un jour, un gars qui avait fait de la prison pour trafic de drogues est venu dans leur lycée : il leur a raconté comment il avait changé radicalement de vie après avoir purgé sa peine. Couvert de tatouages qu'il était. *Couvert.*

LE TÉMOIN

— La prison. Waouh !... Et c'était comment, alors ?

C'est à ce moment-là que j'ai réfléchi à mon rôle.

Je me représente la mère d'Anna, bien au chaud dans sa cuisine, se faisant du souci pour sa petite fille pendant que son mari l'abreuve de paroles rassurantes. *Elles grandissent vite. Ce sont des gamines raisonnables. Tout va bien se passer, ma chérie.*

Et je me dis, moi, que cela ne se passe pas bien du tout, au contraire. Karl estime à présent que le plus sûr pour les filles serait que quelqu'un qui connaît bien Londres leur serve de chaperon durant leur séjour.

Justement, Karl et Antony vont chez des amis à Vauxhall, mais ils aimeraient bien se faire une super soirée, histoire de fêter leur liberté retrouvée. Et s'ils retrouvaient les filles après le théâtre ? Ils pourraient aller en boîte tous les quatre !

C'est là que je décide de prévenir les parents de ces filles. Elles ont cité le nom d'un hameau. Anna vit dans une ferme. Ce n'est pas bien compliqué. Je n'ai qu'à téléphoner au bureau de poste ou au pub du coin : combien de fermes peut-il y avoir dans cette campagne ?

Mais, soudain, Anna n'est plus trop sûre. Non, finalement, elles feraient mieux de se coucher tôt pour pouvoir aller faire les boutiques, demain matin. Elles ont un plan, vous comprenez, aller en premier chez Liberty, parce que Sarah veut à tout prix essayer un modèle de Stella McCartney pour faire un selfie.

Je pense : *Brave petite. Une fille pleine de bon sens, cette Anna. Grâce à elle, je peux me dispenser d'intervenir.* Mais les choses se compliquent, car Sarah semble s'être entichée d'Antony. Après un deuxième aller-retour au bar, ils échangent leurs places : Anna est désormais assise avec Karl, et Sarah, avec Antony qui lui confie ses regrets d'avoir foutu sa vie en l'air. S'il est tombé dans la délinquance, c'est par désespoir,

explique-t-il, parce qu'il n'a jamais trouvé de vrai boulot. Il était incapable de subvenir aux besoins de son fils.

Son fils ?

Alors, je suis rattrapée par l'image d'Épinal de ma propre existence. Et je me ratatine de plus en plus dans mon coin, tandis qu'Antony raconte à Sarah qu'il est en conflit avec son ex pour le droit de visite, mais que jamais il n'acceptera que son fils grandisse sans connaître son père.

— Tu ne trouves pas que ce serait terrible, Sarah ? Qu'il grandisse sans connaître son père ?

C'est au tour de Sarah de me surprendre : d'une voix nouée par l'émotion, elle lui répond qu'elle trouve ça vraiment cool de sa part de s'investir à ce point pour son fils, parce que beaucoup de mecs de son âge s'en ficheraient et fuiraient leurs responsabilités.

— Je me sens carrément mal, maintenant. On a dû te saouler avec nos délires sur Stella McCartney.

Où est la vérité dans tout cela ? À cet instant, je ne sais plus du tout quoi penser. Et comment le saurais-je ? Moi qui n'ai eu qu'un seul conflit avec mon fils, au sujet d'un film interdit aux moins de dix-huit ans.

S'ensuit une heure de confidences à voix basse. De mon côté, je m'efforce de reprendre ma lecture, d'assimiler les avantages des éoliennes nouvelle génération – plus silencieuses –, mais Antony et Sarah repartent vers le bar. *Encore des bières. Grave erreur, Sarah.* Et c'est là que je me décide.

Oui. Je vais moi aussi me diriger vers la voiture-bar sous prétexte d'aller me chercher un café, et, en faisant la queue ou en passant dans le couloir, je feindrai d'avoir un souci avec mon téléphone. Je demanderai de l'aide à Sarah – dans l'espoir de l'éloigner d'Antony, le temps d'un aparté – et je lui conseillerai gentiment mais fermement de rester en dehors de toutes ces salades. Sinon, j'appelle ses parents. *Tout de suite, Sarah, tu m'entends ? Je n'aurai aucun mal à trouver leur numéro.*

LE TÉMOIN

Le bar est à trois voitures de la nôtre. J'avance en me cognant les cuisses aux sièges de seconde, bam-bam-bam, puis je sors mon téléphone de la poche de ma veste tout en accédant à la plate-forme entre deux voitures.

C'est là que je les entends.

Sans aucune honte. Sans même essayer d'être discrets. Ils baissent, bruyamment, fièrement, dans les toilettes du train. Ils s'accouplent comme des bêtes dans l'exiguïté de la cabine.

Je sais que c'est eux d'après les paroles de l'homme. Ça faisait longtemps. Il lui en est tellement reconnaissant. « Sarah... Oh ! Sarah... »

Oui, je l'avoue : je suis choquée, choquée au plus profond de mon être. Humiliée. Furieuse. Les joues cuisantes, le souffle coupé, désireuse de fuir à tout prix ces sons obscènes.

Honteuse de ma naïveté. De mes suppositions ridicules.

Je longe le couloir en chancelant jusqu'aux portes automatiques suivantes, j'entre dans la voiture-bar, rouge et essoufflée par l'effort pour mettre de la distance entre moi et la preuve insolente de mon erreur de jugement.

Mignonnes, ces filles ?

En faisant la queue au buffet, j'entends de nouveau le sang cogner à mes oreilles. Je me demande si quelqu'un d'autre les aura surpris. Voire signalés ?

Aussitôt, je me sermonne : *Les signaler ? Mais les signaler à qui, Ella ? Est-ce que tu t'entends ? Les autres feront exactement ce que tu aurais dû faire depuis le début. Ils se mêleront de leurs affaires.*

À ce moment, mon trouble cède la place à des interrogations. Depuis quand suis-je aussi coincée ? Quand suis-je devenue cette femme déconnectée de la réalité ? Cette femme qui, de toute évidence, ne sait rien des jeunes d'aujourd'hui. Ni du reste, d'ailleurs.

Dans mon esprit, un kaléidoscope de souvenirs. Des feuilles de magazines arrachées. Ceux que nous avons trou-

vés dans la chambre de notre fils. Ce fameux soir où, rentrés du cinéma de bonne heure, nous avons surpris Luke tentant de forcer le contrôle parental pour regarder un porno sur une chaîne du satellite.

De sorte que, dans ce maudit train, je ressens le besoin impérieux de parler à mon mari. À mon Tony. Afin de retrouver mes repères.

Il faut que je sache si le problème est chez eux ou chez moi. *Suis-je complètement ridicule, Tony ? Non, vraiment – sois franc avec moi. Quand nous nous sommes disputés à propos des chaînes du satellite et des magazines de Luke.*

Suis-je la dernière des prudes ? Hein ?

J'essaie de le joindre – mais depuis l'hôtel, le soir, après la conférence. Je veux lui dire que j'ai choisi l'option la plus raisonnable : je me suis installée à l'autre bout du train et je me suis mêlée de mes affaires. Ces filles étaient loin d'être des oies blanches.

Mais Tony n'est pas à la maison et il n'a pas son portable sur lui : il fait partie des rares personnes qui pensent encore que cela provoque des tumeurs au cerveau. Du coup, je me suis rabattue sur Luke. L'entendre me décrire le dîner qu'il prépare m'apaise aussitôt : un tajine dont il a téléchargé la recette sur une nouvelle appli. Il adore mitonner de bons petits plats, mon Luke, et je le taquine sur l'état de la cuisine, pariant qu'il s'est servi de tous les appareils et de toutes les casseroles de la maison.

Et puis, c'est le matin.

J'ai horreur de cette sensation : cet engourdissement extracorporel qu'induit l'effet combiné de la climatisation, d'un lit inconnu et d'un excès de boisson. Le minibar, c'est mon petit plaisir quand je séjourne à l'hôtel : un brandy ou deux après une longue journée.

Il est à peine six heures et demie et j'ai encore sommeil. Mais, au bout de dix minutes, je renonce à me rendormir,

LE TÉMOIN

considérant les tristes dosettes de café dans le petit bol à côté de la bouilloire. C'est une manie, chez moi. Chaque fois que je suis à l'hôtel, je m'imagine que je vais me régaler d'un café soluble et il finit systématiquement dans le lavabo.

Les yeux fixés sur la rangée de mignonnettes vides, je tressaille tandis qu'une horrible pensée s'insinue dans le cocon de ma chambre d'hôtel. Je tourne la tête vers le téléphone, près du lit, et une montée de panique me terrasse, comme un coup de poing, l'affolement d'avoir commis un énorme impair, quelque chose que je vais regretter.

Je me retourne vers la rangée de petites bouteilles et je me souviens : après le second brandy, hier soir, j'ai décidé d'appeler les renseignements pour obtenir le numéro des parents de ces filles. Mon sang se glace à cette pensée, ma mémoire est encore tout embrumée. *As-tu réellement appelé ? Réfléchis, Ella, réfléchis bien.*

Je considère à nouveau le téléphone en me concentrant de toutes mes forces. Ah oui... Cela me revient, maintenant, et mes épaules se détendent en revoyant enfin la scène. J'avais le téléphone à la main, puis *juste* au moment de composer le numéro, je me suis rendu compte que je n'avais plus les idées claires, et pas seulement à cause du brandy. Mes motivations étaient faussées. Ce n'était pas l'inquiétude qui me poussait à prévenir les parents de ces deux filles. Mon but, c'était de les punir ; j'en voulais à cette Sarah de m'avoir mise dans un tel état de malaise.

J'ai donc opté pour la solution la plus raisonnable. J'ai reposé le téléphone, j'ai éteint et je me suis endormie.

Bien. C'est très bien. Soulagée, je décide finalement de goûter le café soluble pour fêter cela.

J'allume la bouilloire, puis la télévision. Et là, c'est le choc. Cet instant singulier – suspendu d'abord, puis qui s'étend, qui s'étend, au-delà de cette chambre, au-delà de cette ville.

JE TE VOIS

L'instant T où je comprends que ma vie ne sera plus jamais la même.

Plus jamais.

Il n'y a pas de son, je l'avais enlevé hier, pour regarder le film de seconde partie de soirée avec les sous-titres. Je ne voulais pas déranger mes voisins directs.

Mais rien qu'en voyant l'image, il n'y a pas d'erreur possible. Belle. Une photo de sa page Facebook. Ses yeux verts brillent et ses cheveux blonds cascadenent dans son dos. Elle est à la plage : je reconnais le Mont-Saint-Michel derrière elle.

Sous la violence du choc, mon corps est comme projeté en arrière, et je me retrouve à regarder l'écran de beaucoup plus loin, plaquée contre l'oreiller, la tête de lit, le mur. L'écran où un bandeau déroule des mots atroces, nauséabonds : Disparue... Anna... Disparue... Anna... La bouilloire crache des nuages furieux sur le miroir, tandis que dans mon esprit s'organisent les appels à passer.

Un noir torrent d'excuses. Aucune assez convaincante.

Pour la police. Pour Tony.

Il faut que vous compreniez : j'allais téléphoner...

LE PÈRE

Assis dans la véranda, Henry Ballard tente de toutes ses forces d'ignorer le remue-ménage dans la cuisine.

Il sait qu'il devrait aller voir sa femme – l'aider, la consoler –, mais, comme il sait aussi que cela n'y changera rien, il repousse ce moment. La vérité ? Il a envie de rester encore un peu ici, à contempler la pelouse. Dans ce lieu étrange, cette extension qui ne leur a jamais vraiment donné satisfaction (il y fait toujours trop froid ou trop chaud, malgré tous les stores et le grand ventilateur, véritable attrape-poussière, qu'ils ont fait installer à prix d'or), il a réussi à sombrer dans un état de semi-conscience, une ligne de crête sur laquelle son esprit peut vagabonder au-delà de son corps, au-delà du temps, s'évader vers le jardin où, à cette minute précise, aux premières lueurs de l'aube, il les écoute murmurer dans leur cachette au milieu des buissons. Anna et Jenny.

Durant un an, peut-être deux, ces buissons avaient été leur endroit de prédilection. C'était à l'époque de leur hideuse phase rose. Couettes roses. Barbies roses. Tente rose, achetée sur catalogue et remplie de tout un capharnaüm de filles. Il avait toujours refusé de s'approcher de ce machin. À présent, il donnerait tout pour oublier la traite des bêtes, le foin, les formulaires de TVA, la banque, et aller leur faire griller des saucisses pour le petit-déjeuner, sur un petit feu qu'il aurait

allumé. Du vrai camping, comme il le leur avait promis si souvent sans jamais aller jusqu'au bout.

Un énorme fracas le fait rentrer dans la cuisine. Elle est en train de ramasser des moules en fer-blanc tombés par terre – tout un assortiment de moules de forme et de taille variées pour la pâtisserie et les viennoiseries.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

— Des tranches aux prunes.

— Oh ! Barbara, pour l'amour du ciel !

Les « tranches aux prunes ». La folie d'Anna. Une sorte de crêpe épaisse, fourrée de prunes cuites aux épices. L'odeur puissante de la cannelle lui parvient aux narines : le pot est renversé, la poudre orangée forme une jolie petite montagne.

Oh ! Barbara...

Il la regarde ramasser les moules d'une main tremblante et c'est plus qu'il n'en peut supporter.

Du coup, au lieu de l'aider, d'essayer d'être gentil, voire correct, il va dans son bureau et s'assied près du téléphone. Voilà pourquoi, cinq ou dix minutes plus tard, il est le premier à voir la voiture de police revenir dans l'allée.

Une peur terrible lui tord l'estomac ; il songe même un instant à barricader la porte – vision grotesque de tous les meubles du vestibule, empilés si haut que les policiers ne pourront pas entrer. Ils sont deux, cette fois. Un homme et une femme. L'homme est en costume, la femme, en uniforme.

Lorsqu'Henry arrive dans l'entrée, sa femme se tient sur le seuil de la cuisine, en tablier, s'essuyant obsessionnellement les mains qu'elle a sèches. Il se tourne une seconde vers elle, le temps de croiser ses yeux qui l'implorant, lui, Dieu et la justice.

Henry ouvre la porte – Anna et Jenny se précipitent à l'intérieur, balançant leurs sacs d'école et leurs raquettes de tennis par terre. Soulagement. Soulagement. Soulagement.

Puis, la réalité.

LE PÈRE

Inscrite sur le visage des policiers.

— Vous l'avez retrouvée ?

L'enquêteur en costume froissé, du prêt-à-porter de qualité médiocre, se contente de faire non de la tête.

— Je vous présente notre agent de liaison avec les familles. Cathy Bright. Je vous ai parlé d'elle au téléphone...

Henry ne peut plus prononcer un mot. Muet.

— Nous pouvons entrer, monsieur Ballard ?

Hochement de tête affirmatif. C'est tout ce qu'Henry parvient à faire.

Dans le bureau, tous s'asseyent. Un drôle de bruissement, chair contre chair – c'est sa femme qui continue de se frotter les paumes l'une contre l'autre. Il lui prend la main. Pour faire cesser ce bruit.

— Comme nous vous l'avons déjà dit, la police de Londres – l'équipe de Scotland Yard – fait le maximum. Ils traitent l'affaire en priorité, étant donné l'âge d'Anna. Et les circonstances. Ils sont en lien permanent avec nous.

— Je veux aller à Londres. Pour les aider à...

— Monsieur Ballard. Nous en avons déjà discuté. Votre femme a besoin de vous ici, et vous pouvez aussi nous aider, pour certaines choses. Pour le moment, il vaut mieux qu'on se concentre sur la collecte d'informations, s'il vous plaît. S'il y a du nouveau – quoi que ce soit –, vous serez mis au courant, je vous le promets, et nous prendrons toutes les dispositions pour que vous puissiez vous rendre immédiatement sur les lieux.

— Et Sarah ? Elle s'est souvenue d'un détail ? Elle a dit quelque chose ? Nous aimerions lui parler. Si seulement nous pouvions juste lui parler...

— Sarah est encore en état de choc. C'est bien naturel. Nous avons mis en place une cellule d'aide psychologique, et ses parents sont auprès d'elle. Nous faisons tous le maximum pour rassembler le plus d'éléments possible. À

Londres, une équipe étudie toutes les vidéos de surveillance. Fournies par le club.

— Je ne comprends toujours pas. Un club ? Que faisaient-elles dans un club ? Il n'a jamais été question qu'elles aillent en boîte. Elles avaient des places pour *Les Misérables*. Nous leur avons dit expressément que...

— Nous avons eu connaissance d'un nouvel élément qui va peut-être nous éclairer un peu sur ce point, monsieur Ballard.

Henry essaie de se racler la gorge. Il a l'impression de faire un bruit d'enfer. Guttural. Vulgaire.

— Un témoin s'est manifesté. Quelqu'un qui était dans le train.

Des mucosités. Dans sa gorge.

— Un témoin. Comment ça, un *témoin* ? Un témoin de quoi ? Je ne comprends pas.

Les deux policiers échangent un regard, et la femme va s'asseoir près de Barbara.

C'est l'enquêteur qui mène l'entretien.

— Une femme qui était assise près d'Anna et de Sarah s'est fait connaître après l'appel à témoins que nous avons lancé. Elle dit avoir entendu les filles lier connaissance avec deux hommes dans le train.

— Comment ça, *lier connaissance* ? Avec quels hommes ? Je ne vous suis pas.

Sa femme lui agrippe la main encore plus fort.

— D'après ce qu'elle a entendu, monsieur et madame Ballard, Anna et Sarah auraient sympathisé avec deux hommes. *Connus de nos services*.

— Des hommes ? Quels hommes ?

— Des hommes sortis de prison le jour même, monsieur Ballard.

— Non. Non. Cette femme doit faire erreur... C'est impossible. Absolument impossible.

— La police de Londres souhaite interroger Sarah à ce

LE PÈRE

sujet. De toute urgence. Ainsi que ce témoin. Comme je vous l'ai dit, nous devons reconstituer le plus précisément possible tout ce qui s'est passé avant la disparition d'Anna.

— Ça fait des heures, maintenant.

— Oui.

— Ce sont des filles pleines de bon sens. Vous comprenez ça ? De gentilles filles, la tête sur les épaules. Bien élevées. Nous ne les aurions jamais – jamais ! – laissées partir en week-end si nous ne...

— Oui. Oui... Bien sûr. Et vous devez vous efforcer de rester positifs. Je vous le répète, nous faisons tout notre possible pour retrouver Anna et nous vous tiendrons informés à tout moment de l'évolution de l'enquête. Cathy peut rester avec vous, si vous voulez. Répondre aux questions que vous vous posez. J'aimerais juste revoir la chambre d'Anna, si vous le permettez. Nous espérons qu'elle tient un journal intime. Et nous aimerions aussi jeter un œil à son ordinateur. Ce genre de chose. Pourriez-vous me montrer le chemin, monsieur Ballard ? Pendant ce temps, Cathy pourrait faire une tasse de thé à votre femme. Ça vous va ?

Henry n'écoute plus. Il pense qu'elle ne voulait pas que les filles partent à Londres – sa femme. Elle disait qu'elles étaient trop jeunes. Que c'était trop loin. Trop tôt. C'est lui qui a plaidé leur cause. *Oh ! pour l'amour du ciel, Barbara ! Tu ne pourras pas les couvrir toute ta vie.* En vérité, il estimait qu'Anna avait besoin de sortir des jupes de sa mère.

De s'éloigner des tranches aux prunes.

Mais ce n'était pas que pour cette raison-là qu'il avait insisté pour qu'elles y aillent. Bon sang !

Et si la police découvrait que cela n'était pas *que pour cette raison-là* ?